

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 30 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

3me PAGE. La Leçon de Littérature Française, Comédie en un acte — en prose, par Georges Geo Remy de Poigerard, [suite]. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. Cuisine. 5me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Faits Divers. 6me PAGE. Le Caractère par le prénom. Le Carnaval d'autrefois. Le roi Carlos 1er. Le Palais de Nécessités. 10me PAGE. Les Théâtres.

Angleterre et Allemagne.

Lorsqu'au commencement du mois de novembre dernier l'empereur d'Allemagne partit pour l'Angleterre, on comprit que son voyage répondait à la visite qu'avait faite Édouard VII à Guillaume II au château de Wilhelmshöhe l'été précédent, et qu'il était parfaitement naturel, au point de vue protocolaire, que le souverain allemand agit ainsi. Le voyage de Guillaume II présentait aussi quelque intérêt politique, et il a démontré que le traité conclu entre la France et l'Angleterre le 8 avril 1904 et auquel on a donné le nom d'entente cordiale, ne s'opposait pas, comme on a paru le craindre à certains moments, à l'existence de relations correctes entre l'Angleterre et l'Allemagne. L'entente cordiale franco-anglaise n'était pas de nature à plaire à l'Allemagne, car elle mettait fin à une situation que celle-ci exploitait depuis longtemps pour rester un pouvoir dominant en Europe, et la diplomatie berlinoise fit de grands efforts pour la rompre. C'est ainsi qu'au début de la conférence d'Alger, en février 1906, un délégué allemand, le comte de Tattenbach avait essayé de détacher l'Angleterre de la France en disant à un délégué anglais, Sir Arthur Nicolson : — Vous avez recueilli de l'accord de 1904 tout le bénéfice qui vous revenait. La conférence vous offre une occasion unique de reprendre votre liberté. Profitez-en et arrangez-vous. Le délégué allemand ne réussit pas dans cette tentative de « débâchage », et la crise marocaine qui se termina par la convention d'Alger, au lieu d'é-

branler l'entente cordiale, la scella définitivement. L'empereur allemand en avait certainement pris son parti lorsqu'il reçut son oncle Édouard VII en 1906, et lui rendit sa visite à la fin de la même année. Et ce fut tout naturellement que, dans tous les pays, on conclut que l'entente cordiale existait, et que le manque de cordialité dans leurs relations, avait perdu de son acuité, et que dorénavant ils vivraient en bons termes. Mais cet accord n'était qu'apparent, superficiel; il ne reposait sur aucune base solide, et il a suffi du premier incident pour le rompre. L'empereur Guillaume a envoyé au Premier Lord de l'Amirauté, Lord Tweedmouth, une lettre personnelle dans laquelle le souverain fait quelques remarques sur le programme naval anglais, et la révélation de l'existence de cette lettre par le « Times » a causé une telle explosion d'indignation dans le public que le parlement et le cabinet s'en sont émus. Quelques vagues explications ont été données, mais elles ne satisfaisaient nullement les hommes politiques et le peuple qui réclamait à grands cris la publication du document impérial. Les explications supplémentaires promises pour lundi prochain par le gouvernement sont attendues impatientement par le peuple anglais, dont le patriotisme se réveille devant cette tentative d'intervention dans les affaires du pays. Il est évident que l'Angleterre et l'Allemagne sont tout aussi irréconciliables aujourd'hui qu'au paravant, et que les politesses échangées entre leurs souverains respectifs n'ont en rien diminué la rivalité de leurs intérêts.

Les princes de Prusse à Paris

La « Magdeburgische Zeitung », qui est en relations avec la chancellerie, publie un article sur le bruit de la visite du prince impérial en France, à l'occasion de la course d'automobiles de Dieppe. Elle fait ressortir, à propos du passage des princes Eitel-Frédéric et Adalbert à Paris, que chacun de ces courts séjours a été purement accidentel. Il n'eût pas de même de la participation du prince impérial à la course de Dieppe, qui pourrait donner lieu à de « fausses interprétations ». De plus, ajoute le journal, il faudrait tout d'abord savoir si le voyage du prince impérial en France coïnciderait avec la politique du chancelier. A propos de la visite à Paris des fils de Guillaume II, le « Gil Blas » rappelle une curieuse conversation, qu'un ministre français, mort aujourd'hui, M. Antonin Proust, eut jadis avec l'Empereur. Il fut reçu à la table impériale avec beaucoup de cordialité. Vers la fin du repas, le souverain dit à Proust : — Monsieur Proust, vous savez-il d'être venu ici peu d'années après la guerre? A la table ou nous sommes, moi-même j'étais assis. Je n'avais pas le droit de me mêler à la conversation des convives. Mais je n'ai pas oublié que mon père entra dans cette fenêtre où de nos convives français et lui parla longuement. Ce convive, c'était vous. Eh bien! mon cher monsieur Proust, j'ai toujours été curieux de savoir ce qu'a le lendemain de nos victoires, mon père avait pu dire à un représentant des vaincus. Antonin Proust hésitait. — Je vous en prie, monsieur Proust, insista Guillaume II.

Vous pouvez parler sans crainte. — Eh bien, sire, puisque vous l'exigez, répliqua l'homme d'Etat français, je puis vous répéter, mot par mot, une conversation que rien au monde ne saurait plus effacer de ma mémoire. Votre anguste père m'a dit que l'ami d'un pays comme la France valait mieux que le gain de deux provinces, et que Bismarck et de Moltke s'étaient trompés gravement en taillant dans notre patrie ce lambeau de chair vivante. Guillaume II resta pensif. — Oui, oui, monsieur Proust, fit-il, mon père avait raison. De grands génies peuvent commettre les plus graves erreurs.

Nib-de-Liquette

Le petit marchand d'oiseaux avait donné à Nib-de-Liquette un plan très détaillé de la villa Deloiseille, située au numéro 37 de l'avenue des Ormeaux, et qui, bordée au nord par l'avenue, jouxte au levant la villa Dufanon, au couchant les héritiers Banoroche et au sud le pré des époux Duloier. Le petit marchand d'oiseaux recevait, d'une façon tout officielle, des villas de la banlieue. Il s'informait du nombre des habitants, de leur âge et de leur genre de vie. Et toutes ces remarques n'étaient pas sans profits pour quelques-uns. Ainsi, Nib-de-Liquette s'intéressa brutalement à M. Deloiseille, quand il sut que cet homme âgé vivait seul dans sa maison dont il occupait, la nuit, une chambre du premier étage, alors que son argentier se trouvait dans la salle à manger, au rez-de-chaussée. Nib-de-Liquette résolut de contrôler dès le soir même tous ces détails. Il attendit la descente de la nuit, sa vieille complice, et, vers dix heures du soir, il s'avança dans le pré Duloier jusqu'à la muraille basse qui limitait le fond de la propriété Deloiseille. Nib-de-Liquette tenait à la main une canne d'entraînement de cinq kilos. Il était chaussé d'excellentes chaussures de lièdre qui venaient de la meilleure maison centrale. Après avoir franchi la muraille basse, il arriva jusqu'à la porte de la cuisine. Elle était fermée. Mais Nib-de-Liquette avait sur lui deux ou trois de ces outils qui sont si commodes et qui dispensent les visiteurs nocturnes des villas suburbaines de porter sur eux des trousseaux de clefs énormes. « Ah! pensait Nib-de-Liquette en fourrageant dans la serrure, si feu Louis XVI avait utilisé pour un si noble usage ses talents de serrurier amateur, il ne serait pas monté sur l'échafaud. Il aurait eu ses cinq ans, voilà tout! » De la cuisine, Nib-de-Liquette passa dans l'antichambre, puis il ouvrit doucement la porte de la salle à manger. Mais un spectacle inquiétant s'offrit à sa vue. Le maître du logis l'avait-il entendu? Nib aperçut de dos un grand vieillard en chemise, une carabine à la main, qui regardait par la fenêtre ouverte. Nib-de-Liquette s'approcha doucement. La canne d'entraînement, après un moulinet rapide, s'abattit puissamment sur la tête du vieillard, comme sur une tête de Turc. Un grand cri de douleur remplaça la sonnerie traditionnelle. ... Alors d'autres cris éclatèrent dans le jardin. Des lumières apparurent. Les portes s'ouvrirent. Des paysans et des gendarmes pénétrèrent par toutes les issues. Un monsieur avec une écharpe

entra par la fenêtre, et Nib-de-Liquette, plutôt étonné, fut entouré, félicité, porté en triomphe, car il venait d'abattre M. Deloiseille lui-même qui, devenu fou furieux depuis quelques heures, terrorisait les alentours.

ASTROLOGIE.

Le Bélier (du 22 mars au 21 avril) — Il donne l'ambition, la soif de parvenir, assurée des richesses et de hautes situations sociales. Il peut élever la position de l'homme ou de la femme jusques aux sommets gouvernementaux, ou à la gloire méritée des hauts grades militaires, mais après des commencements obscurs ou pénibles. — Il promet un mariage heureux et fortuné. — Comme influences mauvaises, il expose à des blessures mortelles, à la mort violente, maléfice les voyages, surtout les courses à bicyclette. Pour conjurer ces périls, ceux qui sont nés sous ce signe devront porter, montée en or, une « Améthyste », gemme dont les propriétés cachées sont en harmonie avec le « Bélier ». Cette pierre, qui a la vertu de préserver de l'ivresse, préserve également de la vanité et de l'orgueil; l'homme vain étant plus sujet aux chutes que celui qui est pris de vin.

Grands écrivains.

Voici les renseignements du Bottin concernant les grands écrivains : Boileau est l'onneur de voitures à bras ; Fénelon, avocat consultant ; La Fontaine, fabricant de lits métalliques ; La Bruyère, marchand de vins ; Bossuet, fabricant de balaines ; Malherbe, éperonnier ; Aristide, organisateur de fêtes publiques ; Cicéron, sénateur ; Pascal, fabricant de tablettes en ivoire ; Racine, tripier ; Molière, épicière ; Marmontel, marchand de soieries ; Platon, négociant en fleurs naturelles ; Virgile, cafetier ; Sénèque vend du « osotobac manufacturé », etc. ... En ce qui concerne les grands capitaines : Napoléon est imprimeur ; Condé, fabricant de cartonnages ; César, horloger ; Masséna, débitant de vins ; Murat, marchand de verres à vitres ; enfin Canrobert est l'appareteur bien connu de la Faculté de droit de Paris.

La bonhomie d'un roi.

Un de nos confrères étrangers conte une anecdote qui fait paraître la simplicité et la bonté du défunt roi de Portugal. Le Roi se trouvait récemment au théâtre de Lisbonne avec la famille royale. Se sentant indisposé après le premier acte et peu d'humeur à voir la suite du spectacle, il rentra seul au palais. Ce retour inopiné jeta grand émoi dans le personnel. Le valet de chambre de Sa Majesté était esquivé, sans solliciter d'ailleurs l'autorisation réglementaire. Mieux encore, il avait fermé les appartements royaux en mettant les clefs dans sa poche. Le Roi manifesta un certain désappointement. Il ne pouvait se mettre au lit, mais ne montra aucune colère. Il s'installa dans un salon et attendit que son valet voulait bien rentrer. Après deux heures d'attente, le coupable regagna son poste en tapinois. Quel ne fut pas son désespoir, en apprenant que son royal maître l'avait précédé au palais! Pâle de dévotion, il s'élança dans le salon où s'était installé le Roi.

Mais celui-ci l'accueillait avec un sourire. Et comme le domestique balbutiait des excuses : — C'est moi qui suis en faute, déclara dom Carlos; je n'aurais pas dû rentrer à l'improviste.

Le Concert d'hier soir.

Le concert donné hier soir, dans la salle de l'Union Française, par les deux grands artistes parisiens, Madame Texier-Piani et M. Louis Piani, a pleinement répondu à l'attente générale. Chacun des numéros de l'intéressant programme a été exécuté de brillante façon et a valu à l'exécutant de chaleureux applaudissements. Le public néo-orléanais s'est rarement trouvé pareille fête.

Nouvelles Religieuses.

Le Rév. Pierre Scotti, chancelier du diocèse de la Nouvelle-Orléans, nous a très obligeamment communiqué hier, deux documents que nous regrettons de ne pouvoir publier dans ce numéro, eu égard à leur longueur : Les Règlements pour le Carême de 1908 relatif au jeûne, et les lois nouvelles sur le Mariage récemment promulgués par le Saint-Siège, et qui seront mises en vigueur le jour de Pâques cette année. Les exercices du carême à l'église St-Maurice, desservie par le Rév. P. Solignac, auront lieu comme suit : le Vendredi, à trois heures p. m., Chemin de la Croix ; le Dimanche et le Mercredi, sermon en français, il va sans dire, par le Dr Emile Reynal, assistant chancelier du diocèse. A la Cathédrale, le Père Hage des Frères Prêcheurs, occupera la chaire pendant toute la Station Quadragésimale. L'imminent prédicateur est arrivé en ville avant-hier, et, le même jour, il honorait l'« Abelle » d'une visite. Le Père Hage n'est pas un étranger à la Nouvelle-Orléans; c'est la troisième fois qu'il y vient ; et cette année, comme les précédentes années, on se pressera sous sa chaire pour entendre prêcher le Christ, avec cette foi vive, ardente qu'est la sienne, et dans le plus admirable des langages.

CUISINE.

Consommé de Volaille Princesse. Marquer 3 litres de consommé de volaille. Servir avec une garniture de petites quenelles de volaille et de pointes d'asperges cuites à l'eau et sel. (Farce pour quenelles de volaille : Piler un mortier 125 grammes chair crue de volaille dégraissée. Ajouter 60 grammes de panade et 80 grammes de beurre. Ajouter 2 jaunes d'œufs. Assaisonner de sel, poivre et muscade.) Passer au tamis fin et travailler sur glace en incorporant 1 décilitre de crème double. Mouler de minuscules quenelles dans du consommé. Consommé Rachel. Garnir le consommé d'une chiffonnée (V. page 37) de laitue et de minuscules quenelles de volaille. Côtelettes d'Agneau à la Villeroy. Faire braiser une douzaine de côtelettes, les faire refroidir et les tremper dans une sauce Villeroy. Les paner à l'an-



ELIZABETH MURRAY. A l'Orpheum demain soir.

MENU.

DINER. Potage livonien. Merlan à la Richelieu. Poulet Froid Mirapois. Contre-filet rôti. Salade de scaroles. Cardons à la crème. Bavarois vanille. Desserts. DÉJUNER. Hors-d'œuvre. Œufs cocotte au jus. Escalops de veau Flémontoise. Bouffé froid à la gelée. Salade de légumes. Crêpe au sucre. Desserts.

glaise en leur donnant une forme régulière. Les faire servir de belle couleur blonde. Servir avec une garniture de légumes verte ou une macédoine et donner en même temps une sauce tomate.

Côtes de Porc à la Courtanaise. (Cuisine russe) — Paner les côtes de porc à l'anglaise et les sauter au beurre frais. Les servir avec une garniture de choux rouges braisés et de marrons épluchés et cuits au consommé. Saucer de demi-glace additionnée de jus de citron et de persil haché.



LILLIAN RUSSELL ET HARRY STAFFORD. Dans « Wildfire » au Tulane.

un pareil effort lui coûter la vie ! ... Oui, cela aussi était une menace. Mais elle y avait songé. Et elle avait trouvé, dans son esprit fertile, le moyen d'écarter ce danger. — C'est bien simple, je le ferai interdire ! ... N'est-il pas incalculable de signer, de parler, de formuler une volonté quelconque ? ... Cette interdiction est de droit. Elle s'impose. ... Nul tribunal ne la refusera. ... Et viennent ensuite l'effort mortel qui pendant un jour, pendant une heure, lui rendra la parole et la volonté, je ne le craindrai plus. L'interdiction sera là qui répondra pour moi : « Cet homme est paralyté, cet homme n'a plus sa raison, cet homme divague, cet homme est fou ! Et il aura beau orner que Lison est sa fille, personne ne l'entendra. Lison ! La pensée — comme les actes — de la veuve, tournait toujours autour de l'enfant innocente. L'esprit d'intrigue de la parente pauvre était fait, non seulement d'astuce et de ruse, mais aussi d'audace. Et un projet, audacieux et logique, venait de naître en elle. Jadis, elle avait fait chasser la jeune fille de Boyamont. Pourquoi ne l'y ferait-elle pas rentrer ? Dans quel but ? C'est ici qu'éclatait l'audace

de la veuve : Si quelque danger la menaçait, venant de Rose-Lison, Nathalie préférerait voir ce danger se développer et grandir auprès d'elle, sous ses yeux, plutôt que de sentir une menace imprécise, invisible et lointaine. ... Près d'elle elle écarterait aisément ce danger. Loin, il pouvait s'abattre tout à coup sur elle, comme la foudre, qu'on ne voit pas venir. ... Près d'elle, ce danger, s'il existe, elle le surveillera aisément. Loin d'elle, il lui échappe ! ... Nathalie se rendit à la Mare-à-l'Eau. Une rafale de neige tombait. Bien qu'il ne fût que cinq heures, la nuit était opaque, une nuit de sifflements et de hurlements dans les arbres. Mais rien n'arrêtait Nathalie lorsque sa résolution était prise. Elle fit atteler un coupé. La maison de la Mare-à-l'Eau était invisible dans les ténèbres et sous les tourbillons, les convulsions éols. On eût dit qu'elle était inhabitée. Le coupé s'arrêta au bas du sentier qui montait chez les Dornak. Nathalie descendit, rabattit sur ses cheveux gris le large capuchon orné de son grand manteau et pataugea dans la neige. Un filet de lumière filtrait à travers les disjointures des volets. La veuve poussa la porte et entra, pendant qu'un coup de vent s'enfonçait dans la pièce, lourdement chargée, au usage de foyers de

neige. La famille était au complet. Dornack, en faisant une courte pipe de terre, s'occupait à tremper dans un souffre des bûchettes de bois finement taillées, pour en faire des allumettes. Il les trempait par les deux bouts. Quand il allumerait un bout, l'autre serait encore bon pour plusieurs jours. Il se pencha, plus tard. Et il les rangeait méthodiquement dans un vieux bûchier en tôle pendu à un clou sous la cheminée et qui, depuis longtemps ne servait plus qu'à cet usage. Louise Dornack tricottait auprès de Rose-Lison, qui courait de linge, toutes deux assises à une table ronde, recouverte d'une toile cirée en milieu de laquelle brûlait une lampe à pétrole en verre bleu. En face d'elles, Henriot, la tête entre les mains, les doigts jointes sur le front et les poignets derrière les oreilles, semblait abîmé dans la lecture d'un de ses livres favoris. Mais si on l'avait surveillé avec attention, on eût remarqué qu'il ne tournait pas les pages. Ou bien celle qu'il étudiait était difficile à comprendre et contenait pour lui quelque problème nouveau qui le surprenait, ou bien sa pensée était loin de son livre et flottait dans une absorbante rêverie. Il tressaillit violemment au bruit que fit la veuve en ouvrant la porte. La lampe s'éteignit au jet de flamme furtive et puante. Les deux femmes posèrent leur

ouvrage sur la table et Dornack, poliment, ôta sa pipe qu'il garda à la main. Ciboulot et Lison échangèrent un regard rapide. Ils venaient d'avoir, tous les deux, la même pensée : Nathalie venait chercher Rose-Lison ! ... Le cœur de Ciboulot se serra. Rose, au château, ne serait-elle pas de nouveau en péril ? Ils étaient si surpris tous les quatre de cette visite inattendue qu'ils gardèrent le silence, les yeux fixés sur Nathalie. Celle-ci fut d'abord gênée en se trouvant dans ce paisible intérieur où la conduisaient les combinaisons mystérieuses de son ambition. Puis la grosse chaleur du poêle, succédant au froid du dehors, jeta un flot de sang à son cerveau. Elle s'assit en balbutiant des excuses. — Je vous demande pardon. Vous ne m'attendiez pas. Je viens ici en amie et j'ai l'espoir que la proposition que j'ai à vous faire sera bien reçue. ... Nathalie, amie des Dornak ! Ciboulot dressa l'oreille. Quant au bûcheron et à sa femme, c'étaient des gens simples, honnêtes et droits. Mais la simplicité chez eux n'excluait pas la finesse. Ils furent sur leurs gardes et prirent un air indifférent. Ces divers jeux de physionomie n'échappèrent point à la parente pauvre. — Je crois même, dit-elle, que ma proposition vous fera plaisir

doublement. Rose est sortie jadis du château sous le coup d'une accusation de vol dont elle était innocente, nous nous sommes empressés de la reconnaître. — Pas vous, dit Dornack, vous n'avez rien reconnu du tout. Et si on vous avait laissé faire, Lison serait probablement sous les verrous, toute innocente que vous dites. — Veuillez ne pas me conserver rancune. Les apparences étaient contre elle. Dans tous les cas, la démarche que je fais en ce moment ne peut servir qu'à prouver publiquement, s'il le faut, que je m'étais trompé. — Pour bien comprendre ce que vous nous dites, il faut d'abord que nous sachions quel est le motif de cette démarche. ... Vous avez dû apprendre quelle est la triste position de mon pauvre frère, le comte de Croix-Vitré. Il a été frappé de paralysie depuis la mort de sa belle-sœur. Et c'est un douloureux spectacle que nous avons sans cesse sous les yeux, depuis la venue, en faisant mine d'essayer des larmes. — Nous le plaignons de tout notre cœur. ... n'est-ce pas, Lison ? — De tout votre cœur ! dit la jeune fille d'une voix profonde. — Nous le plaignons, parce que le comte s'est montré bon pour nous sur la fin de sa vie — bien qu'il ne soit pas mort, on peut presque parler comme ça —

parce qu'il n'avait jamais voulu ajouter foi à l'odieuse accusation qui avait pesé sur Lison. ... Et si l'avait si bien repoussée, votre accusation, qu'il n'a pas su se défendre contre l'affection que lui avait inspirée notre fille. ... Il est venu le voir. ... Il prenait plaisir à causer avec elle. ... Justement, monsieur Dornack, si Nathalie, c'est parce que nous n'ignorons pas quelle amitié mon frère avait pour cette enfant que je n'hésite pas, aujourd'hui, à venir vous demander de nous rendre Lison. ... — Vous rendre Lison ? cria Dornack, presque avec colère. — Oui. — Pour qu'on l'accuse encore d'être une voleuse ? — Tout cela est oublié. — Par vous peut-être, et vous en parlez à votre aise. ... Qui sait si on ne préparera point contre elle, par jalousie, une nouvelle machination ? — En vous adressant cette demande, monsieur Dornack, je fais appel à votre pitié pour mon frère. S'il est un moyen d'adoucir la triste situation de ce pauvre homme et d'apporter un peu de joie dans sa vie, ce ne peut être qu'en lui rendant l'enfant à laquelle il s'était attaché. Conscience à ce que Lison revienne au château. Il ne sera plus question du passé. Depuis longtemps nous autres, je vous le répète, nous l'avons oublié. Au château, Lison restera auprès du paraly-

tique. Il a besoin que quelqu'un soit constamment auprès de lui. Il faut, autour de lui, une surveillance de tous les instants. Lison ne le quittera pas. Ce que vous demande là est bien simple, vous le voyez. Si Rose, de son côté, reconnaît par un peu de tendresse, l'affection que mon frère montrait pour elle, elle ne sera pas ingrate. Elle acceptera ma proposition. ... Quant aux gages que nous lui donnerons, je suis prête à vous payer la somme que vous exigez. ... La question était précise. Maintenant, il fallait répondre. Dornack avait laissé étendre sa pipe. Pourtant, il aspirait par petites bouffées courtes, comme si elle avait été allumée. Et il gardait le silence. Nathalie insistait : — Vous êtes le chef de la famille, monsieur Dornack, c'est donc à vous que je m'adresse, à vous le premier. ... Le bûcheron se d'écria : — Chez nous, la vie est dure et il faut travailler ferme pour joindre les deux bouts. Mais nous ne manquons de rien. ... Sans en avoir l'air, savez-vous qu'on met le pot-au-feu deux fois la semaine ? ... Et le samedi et le dimanche ? ... C'est pour vous dire que chez nous, Lison, quoique pauvre, ne manque de rien. ... Et je ne crois pas qu'elle y soit malheureuse. ... pas, Lison !

La suite à dimanche prochain.